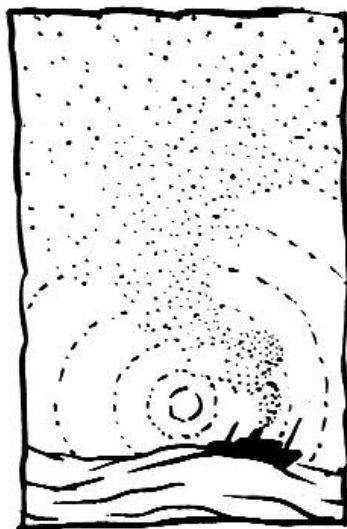


Bruno Etienne



Etrange étrangeté d'une mère non étrangère

Bruno Etienne aime *pantailler*. Ce mot provençal signifie quelque chose comme songer, mais songer activement, abandonner là les contraintes de la vie pour laisser à l'imagination créatrice toute sa place.

Son métier d'universitaire, de professeur de sciences politiques, spécialiste des questions religieuses, du Maghreb et de l'Islam, ne l'empêche pas de se consacrer au récit, comme en témoigne un de ses derniers livres *Une grenade entrouverte* (Editions de l'Aube, 1999), titre choisi en hommage au poète Théodore Aubanel, homme de pantaillage et auteur de la fameuse *Miograno entre duberto*. Dans cette autobiographie critique, Bruno Etienne cherche à comprendre les chemins d'un homme du Sud, d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Comme un prolongement, il propose ici une évocation de la mère, sa mère, la "mère étrangère".

EN PROVENCE IL Y A DEUX TYPES DE MÈRES indigènes et autochtones : les visibles et les invisibles, celles qui crient dans la rue et celles qui ferment les volets parce qu'à l'intérieur du *domus* tout est secret. Mais les vraies provençales discrètes et pudiques, femmes en noir car toujours en deuil, qui servent les hommes debout en serrant leur fichu sur leurs malheurs et leur poitrine trop généreuse, ont un peu disparu pour laisser la place aux étrangères du dehors qui dominent le paysage à force de migrations chez nous stabilisées. Chacun d'entre nous a ramené, soit de la montagne, soit des colonies, une femme allogène et parfois alloglotte. Quand j'ai présenté la mienne venue d'Algérie à ma grand-mère qui avait préparé un repas pantagruélique (parce que chez nous les vieux avaient toujours peur de "manquer"), mon grand père laissa tomber un jugement terrible en provençal : "Elle ne mange rien, cette femme !" Mais ma grand-mère avait repéré que la future épouse-mère avait des hanches généreuses et prometteuses, l'étrangère fit donc "son entrée". Mon père, lui, avait ramené de son service militaire dans les Alpes une Gavotte : elle ne fut jamais intégrée au clan. Ce n'est pas qu'elle ne parlait pas notre langue, elle ne parlait pas !

Il y a surtout des mères trop présentes, mères méditerranéennes, juives, arabes, musulmanes, kabyles, corses, italiennes, napolitaines, arméniennes : "Le meilleur couscous, c'est celui de ma mère" parce que "mon fils ! tu pourras avoir plusieurs femmes, tu n'auras jamais qu'une seule mère..." mais "moi, madame [avec la main qui remonte d'en bas vers le cœur], mon fils, il paye quelqu'un deux fois par semaine pour parler de moi !" Présentes, prégnantes, veuves, larmoyantes, tonitruantes, indiscrettes, lourdes, agressives, injustes, glottophages, ventriloques. Pour simplifier les choses, les mères de chez nous fonctionnent essentiellement à la relation attraction-répulsion avec les femmes de la famille élargie et à la mère s'ajoutent donc les grands-mères quand elles sont encore là, les belles-mères veuves au statut symbolique exorbitant, les belles-sœurs dans l'ordre de primogéniture masculine, après la sœur de l'oncle maternel et puis la lignée de tous les alliés. Le harem et le gynécée sont ouverts comme les cours intérieures, mais l'ordre du non-dit est symboliquement violent.

Les garçons cherchent longtemps leurs marques dans ce labyrinthe dont ils ne maîtrisent pas les arcanes, parce que la stratégie des femmes est justement de les empêcher de devenir grands : la mère produit de la souffrance pour culpabiliser sa progéniture masculine. Ce n'est qu'après la fuite qu'ils peuvent dire : "Élevé dans le sérail, j'en connais les détours." Mais il est souvent trop tard car la stratégie matrimoniale endogamique les a précipités dans de nouveaux rets... Alors l'homme a enfin compris que la femme porte en elle l'altérité. Il invente donc un mythe du père sauveur, du père fouettard, du père du régiment, du

père de la nation, du petit père des peuples et du notre-père-qui-êtes-aux-cieux. Même sa patrie est une matrice ! Il s'échappe par là où il peut. Mais, quoi qu'il fasse, il a toujours une mère qui le talonne et ne le lâche jamais, la sienne.

L'union sacrée contre la Gavaù !

Moi, la mienne était absente physiquement et présente sans doute psychanalytiquement à cause du "misérable tas de petits secrets" des familles dont parle Sigmund. Le clan ne l'avait pas intégrée parce qu'elle avait été mère trop tôt et veuve trop tôt ; elle n'était pas retournée chez elle alors qu'elle n'était pas de chez nous ! Méridionale en rien, elle détestait le bastidon, le pastis et le jeu de boules, elle fuyait les réunions familiales, elle travaillait à l'extérieur, elle fumait comme un pompier, elle ne répondait pas vertement aux hommes, elle jouait au casino la nuit. Elle était ailleurs et semblait se désintéresser des femmes du clan qui, d'ailleurs, la haïssaient plus encore que ce qu'elles se détestaient entre elles. Elle leur avait cédé l'éducation de ses fils, ce qui permettait au clan de triompher et de la fustiger comme mauvaise mère.

Etrange étrangeté que cette présence absente d'une femme encore plus étrangère que les étrangères qui nous servaient de domestiques... Elles, au moins, elles étaient bien de chez nous, chez nous où l'on ne dit pas "qui tu es, toi ?" mais "à qui tu es ?" Je suis le fils de quelqu'un de quelque part !

Tu n'oublieras pas le nom du père ! Tu aimeras ta mère comme toi-même et puis ton frère et ton cousin et puis tes beaux-frères, mais tu n'épouseras pas ta cousine et tu seras avec eux contre le monde entier.

L'Amour de l'autre est une bien étrange idée qui n'a pu germer que dans l'esprit de quelqu'un qui n'avait pas une grande famille ou qui avait enlevé une Sabine ou, pire encore, qui avait perdu les sens avec une Barbaresque.

En Provence, quand nous donnons nos femmes à un passager du vent venu d'ailleurs (mais pas de trop loin), nous préférons généralement qu'il ne reparte pas : alors on l'intègre et il disparaît comme "autre", absorbé...

Mais ceci est une autre histoire, comme dirait Kipling, qui en savait beaucoup, des histoires.